**Trouver la paix du pardon en des temps tumultueux**

Darold Bigger

Comme j’aimerais pouvoir être avec vous en personne aujourd’hui ! J’ai une très bonne impression de vous dans cette Union grâce à un colocataire que j’ai eu à Collonges, il y a de nombreuses années. Il était merveilleusement gentil et gracieux. Narcisse Samut s’est lié d’amitié avec moi alors que j’essayais d’apprendre le français, en supportant mes très faibles tentatives de communication et en étant très tolérant à l’égard de mes habitudes américaines. Depuis lors, je me suis en quelque sorte senti proche de ceux d’entre vous qui vivent dans les Antilles françaises et j’ai souhaité visiter votre merveilleux coin du monde. Mais les circonstances actuelles l’interdisent certainement maintenant.

La pandémie de COVID-19 confine la plupart d’entre nous dans une petite zone autour de notre maison. Par crainte d’attraper le virus ou d’y exposer les autres, nous limitons nos déplacements et voyageons très peu. Ces complications suscitent des incertitudes non seulement sur notre santé, mais aussi sur notre stabilité financière et notre avenir. Elles nous privent des contacts habituels avec nos amis de l’église ou notre famille élargie ainsi que de l’interaction régulière avec nos connaissances dans la communauté lors d’activités sociales, de shopping ou simplement d’instants de bavardage avec ceux que nous rencontrons. De ce fait, beaucoup se sentent isolés et esseulés.

D’autres sont accablés par la présence constante d’un petit cercle de personnes. En général, il s’agit de la famille. Et la plupart du temps, c’est une joie d’être en famille. Cependant, on peut parfois en avoir trop, même d’une bonne chose. Sans les allées et venues des enfants à l’école et des adultes au travail, tout le monde est confiné dans le même espace, sans répit. Les petits désagréments qui, auparavant, étaient tolérés ou évités deviennent de gros problèmes puisqu’il n’y a plus moyen de se retirer et faire une pause.

Nous nous retrouvons également face à nous-mêmes dans cet espace restreint. Les distractions habituelles de la vie quotidienne nous permettaient de nous en tirer, mais nous avons maintenant plus de temps pour reconnaître les choses que nous n’aimons pas en nous. Nos ennuis et nos frustrations deviennent plus apparents et plus désagréables. Nous nous irritons contre nous-mêmes et contre les autres !

Les déceptions envers nous-mêmes nous laissent avec des regrets et de la culpabilité. Les frustrations envers les autres nous laissent en colère et nous causent du ressentiment. Ces sentiments sont encore plus graves si les offenses sont destructrices, criminelles ou immorales. Comment trouver un soulagement à nos blessures ? Pouvons-nous pardonner à ceux qui nous ont fait du mal ? Pouvons-nous nous pardonner à nous-mêmes d’avoir blessé les autres ? Pouvons-nous trouver le pardon en des temps tumultueux ?

Deux histoires bibliques que vous connaissez bien illustrent le pouvoir du pardon. Nous évoquerons la première et consacrerons plus de temps à la seconde. La première montre la guérison qui vient du fait de pardonner à ceux qui nous ont fait du mal. La seconde nous montre l’importance d’accepter le pardon lorsque nous avons blessé quelqu’un d’autre. La première illustre le fait d’accorder le pardon, la seconde, l’acceptation du pardon.

Joseph pardonnant à ses frères

Tout d’abord l’histoire de Joseph, l’enfant favori et gâté qui était détesté de ses frères, qui le vendirent en esclavage et rapportèrent la fausse nouvelle de sa mort. Après avoir été transporté dans un autre pays, loin de sa famille et de ses amis, Joseph fut vendu comme esclave. Maintenant à mille lieues de la position d’enfant favori d’un père aimant, Joseph gagna le respect de son maître – avant d’encourir la colère de la femme de son maître, dont il avait repoussé les avances.

En tant que prisonnier, Joseph avait toutes les raisons de ruminer son sort. C’était maintenant la deuxième fois qu’il était injustement traité et il en souffrait. La colère, le ressentiment, la dépression à propos de sa situation auraient pu s’intensifier et le dévorer de l’intérieur.

Puis, par miracle, il fut secouru et emmené à la cour du roi. Et cette fois-ci, il se retrouva au sommet, dans une position de pouvoir et de privilège. Il fit bien son travail, prit de sages décisions, imposa des restrictions à la société pour le bien de cette société, et connut un grand succès.

Lorsque ses frères se présentèrent pour mendier le privilège d’acheter de la nourriture, le piège était tendu. S’il avait nourri du ressentiment pendant des années, celui-ci aurait explosé à leur encontre. Par sa position de pouvoir, il pouvait faire d’eux ce qu’il voulait. Quelle occasion de se déchaîner, de leur faire payer pour ce qu’ils lui avaient fait, de se venger, de leur faire goûter à leur propre potion !

Plusieurs leçons se dégagent de l’histoire de Joseph leur cachant son identité, les éprouvant, exigeant d’eux des investissements risqués, les piégeant pour une opération d’infiltration et les accusant faussement. Mais à la fin de leur rencontre, l’histoire aboutit à une conclusion surprenante. Genèse 45 raconte la révélation émotionnelle de Joseph et son don de grâce à des frères qui ne la méritaient pas. Plutôt que de les attaquer pour leur inhumanité envers lui, il trouva quelque chose de bon dans sa souffrance. Prévoyant le prolongement d’une grave famine, il dit aux versets 7 et 8 : « Dieu m’a envoyé devant vous pour vous faire subsister dans le pays, et pour vous faire vivre par une grande délivrance. Ce n’est donc pas vous qui m’avez envoyé ici, mais c’est Dieu… »

Le pardon accordé par grâce, offert à ceux qui méritaient un châtiment plutôt qu’une récompense, la réaction altruiste de Joseph envers ses frères est une prédiction de l’Ancien Testament de ce que Jésus ferait pour nous tous, des siècles plus tard. Et maintenant, une introduction à la deuxième histoire.

**Jésus, le modèle du pardon**

(Extrait avec des changements mineurs de *Un temps pour pardonner : Le voyage d’une famille après le meurtre de leur fille*, par Darold Bigger, Nampa, ID : Pacific Press, 2015)

Je suis frappé par la détermination avec laquelle beaucoup d’entre nous, êtres humains, travaillent pour apprendre à faire certaines choses. Barbara, ma femme, et moi avons fait un voyage de près d’un mois avec notre fille, notre gendre et nos deux petits-enfants d’âge préscolaire. Je ne saurais vous dire combien de fois nous avons entendu une jeune voix crier : « Regarde, Papi. Tu vois ce que je peux faire ! » et « Mamie, savais-tu que je pouvais faire ça ? Regarde-moi ! Regarde-moi ! » La plupart des êtres humains veulent désespérément prouver qu’ils sont capables. Nous évitons l’échec à tout prix ; nous minimisons nos défauts et mettons l’accent sur les choses que nous considérons comme des réalisations louables.

Nous voyons cette dynamique à l’œuvre dans le monde politique. Des accusations virulentes sont lancées et ceux qui ne sont pas d’accord avec un projet proposé sont qualifiés de non coopératifs, d’obstructionnistes et d’irresponsables. Chaque partie dénigre tous les autres points de vue parce que chacun veut avoir raison.

Malheureusement, cela n’est pas réservé aux enfants et aux politiciens. L’histoire de la trahison de Jésus par Pierre en est une merveilleuse illustration. Nous pouvons en tirer de bonnes leçons, non seulement sur notre vie personnelle et nos relations avec les autres êtres humains, mais aussi de merveilleuses leçons spirituelles.

L’histoire commence dans Marc 14 :

Jésus leur dit [à ses disciples] : Vous serez tous scandalisés ; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées.

Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. Pierre lui dit : Quand tous seraient scandalisés, je ne serai pas scandalisé » (versets 27-29).

La détermination humaine

J’aime bien Pierre. Je l’imagine comme une personne téméraire, impétueuse, impulsive, très déterminée et plutôt accomplie qui sautait sous les feux de la rampe dès que quelqu’un les allumait. Il voulait être au centre du cercle, précisément là où tout se passait.

Récemment, l’histoire d’un homme exceptionnellement courageux m’a fait penser à Pierre. Cet homme ne connaissait pas la peur. Il escaladait une falaise de rochers sans la protection de cordes ou d’autres dispositifs de sécurité. Il sautait d’un avion à une altitude plus élevée que n’importe qui d’autre et il attendait plus longtemps que n’importe qui d’autre pour ouvrir son parachute. C’était un preneur de risques, du genre « je vais te montrer ce qu’un être humain peut faire ». J’imagine que Pierre aurait vécu ce genre de vie irrationnelle, ponctuée de prise de risque.

Pierre s’était opposé à la déclaration de Jésus selon laquelle *tous* les disciples l’abandonneraient, disant que même si tous les autres abandonnaient Jésus, il ne le ferait pas. Ce à quoi Jésus répondit en avertissant Pierre de façon précise et directe qu’avant que le coq ne chante deux fois, en d’autres termes, avant que l’aube ne revienne, il renierait Jésus trois fois. « Mais », dit l’Écriture, « Pierre reprit plus fortement : Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas » (verset 31).

Absolument confiant en lui-même, Pierre *savait* qu’il pouvait être fidèle à Jésus. Je suppose que très peu de temps après cet échange avec Jésus, il commença à formuler des idées sur la façon dont il pourrait prouver à Jésus qu’il pouvait faire ce qu’il avait dit qu’il ferait. L’autosuffisance était sa marque de fabrique. Prouver que l’on est capable est une caractéristique humaine.

L’effort humain

Peu de temps après, la populace arriva à Gethsémané pour saisir Jésus. Pierre était prêt pour eux. En un éclair, il sortit son poignard et attaqua la première personne qu’il put atteindre : le serviteur du grand prêtre. Cet homme eut la chance de ne pas perdre sa tête ! Pierre ne réussit à lui trancher que l’oreille.

Comment Jésus a-t-il réagi à la tentative de Pierre de le protéger ? A-t-Il dit : « Oh, merci, Pierre, je suis si heureux que tu m’aies sauvé. Je ne sais pas ce que j’aurais fait sans ton aide » ?

Non, ce n’est *pas* ce que Jésus a dit. Il a plutôt dit : « Laissez, arrêtez ! Et, ayant touché l’oreille de cet homme, il le guérit » (Luc 22:51).

Jésus rejeta la tentative de Pierre de le sauver. En fait, il bouleversa l’approche que Pierre avait de la vie. Pierre a attaqué, mais Jésus a cédé. Pierre a blessé, mais Jésus a guéri.

Qu’est-ce que Jésus voulait que Pierre fasse, et que veut-Il que nous fassions ? Veut-il une compagnie de spectateurs – des gens qui sont prêts à observer, mais qui ne veulent pas s’engager ? Des personnes qui se contentent de regarder et de laisser faire les choses ; des personnes qui abordent la vie de manière passive plutôt que d’intervenir avec assurance et de travailler à l’amélioration ? Quel rôle devons-nous jouer dans ce monde ?

Cette question dut laisser Pierre perplexe. Je me demande ce qui lui traversa l’esprit lorsque Jésus fut arrêté et escorté en bas du Mont des Oliviers, dans la ville et jusque dans la cour du grand prêtre. Nous savons que la plupart des autres disciples se sont enfuis, comme Jésus avait dit qu’ils le feraient. Mais Pierre n’avait pas fui. Il avait tenu sa promesse de ne pas abandonner Jésus.

Alors que Pierre suivait la populace jusqu’à la ville, il dut décider qu’au lieu d’affronter ceux qui tenaient Jésus, il allait infiltrer leurs forces et, par ruse, rester près de Jésus afin que, lorsque la crise surviendrait, il soit prêt à agir. Il était déterminé à aider Jésus d’une manière ou d’une autre.

C’est drôle, n’est-ce pas ? L’idée que le Créateur de l’univers aurait besoin de l’aide d’un marin-pêcheur – même si ce pêcheur était courageux, assez capable et très sûr de lui. Penser que Dieu lui-même aurait besoin de l’aide des êtres humains est ridicule, mais je trouve que parfois, notre façon de penser revient à cela.

Faisons-nous de la place dans notre vie quotidienne pour que Dieu agisse ? Comment ? Quels risques prenons-nous pour permettre à Dieu d’intervenir ? De quelle manière pouvons-nous voir que Dieu dirige, et lorsque nous le voyons, le suivons-nous plutôt que de céder à nos propres inclinations ? Qu’est-ce que Dieu attend de nous, et que fera-t-il à notre place, en notre faveur ?

Alors que Pierre attendait avec les autres dans la cour, plusieurs personnes commencèrent à l’interroger sur son identité. Il y a quelques années, je me suis trouvé dans une situation similaire. Je voyageais en Angleterre à une époque où l’Amérique avait plutôt mauvaise réputation auprès des Européens. Donc, pour être franc, à cet endroit et à cette époque, je ne voulais pas être identifié comme étant Américain. Par conséquent, alors que je me tenais à un arrêt de bus pour aller rendre visite à une personne de cette région, j’essayai de prendre un peu l’accent britannique. Je ne savais pas si j’étais bien jusqu’à ce que la personne avec qui je parlais me demande de quelle région d’Angleterre je venais. J’étais euphorique ! J’avais réussi à cacher mon identité ! En montant dans le bus, je me réjouissais de mon exploit.

Mais quand je descendis du bus à mon arrêt et commençai à longer la rue, un homme me tapa sur l’épaule et dit : « Excusez-moi, de quelle partie des États-Unis venez-vous ? » J’étais effondré. « Comment savez-vous que je suis américain ? » lui ai-je demandé. « Je l’ai vu à votre façon de marcher », a-t-il répondu.

Nous sommes ce que nous sommes, n’est-ce pas ? Pierre fit de son mieux pour cacher son identité. Il dut sans doute ajuster un peu ses vêtements et tenter de dissimuler son accent galiléen. Et chaque fois que la pression s’élevait un peu trop près d’un feu, il passait à un autre, faisant tout pour dissimuler qui il était vraiment. Mais il dut se rendre à l’évidence que ses tentatives pour dissimuler son identité ne fonctionnaient pas très bien. Les interrogateurs devinrent sa némésis. « J’ai l’impression de t’avoir déjà vu quelque part ? » disaient-ils. « N’étais-tu pas de ceux qui suivaient cet homme ? » « Je suis sûr de t’avoir vu avec Jésus. » « N’es-tu pas celui qui a coupé l’oreille de mon cousin ? » Et avant que le coq ne chante, Pierre échoua.

La confrontation n’avait pas fonctionné, l’infiltration n’avait pas fonctionné. Puis Jésus, le prisonnier ligoté, qui faisait face aux instants les plus éprouvants de sa vie terrestre, regarda de l’autre côté de la cour un Pierre arrogant, sûr de lui, prétentieux et confiant, et lorsque leurs regards se croisèrent, Pierre s’effondra. La Bible ne nous dit pas ce qu’il fit ensuite. Dans mon imagination, je le vois s’éloigner de cette cour en trébuchant dans l’air frais du matin, les yeux brouillés par les larmes et la tête éclatant de rage et de chagrin.

Pierre erre en chancelant dans les rues désertes de Jérusalem, se tordant les bras dans des gestes de désespoir. Dans un mouvement incontrôlé, sa main heurte sa cuisse et, au lieu de sentir la chair de sa jambe, il sent le métal dur : le couteau que, la veille, Jésus lui avait dit de ranger. Le couteau est là.

Nous ne savons pas si Pierre envisagea le suicide, mais ce ne serait pas surprenant, n’est-ce pas ? Pierre n’avait pas tenu sa promesse. Il n’avait pas réussi à protéger son Maître. Il avait trahi le Seigneur. À ce moment-là, il se haïssait. Peut-être pensa-t-il : *« Puisque Jésus va mourir, pourquoi devrais-je continuer à vivre ? Après ce que j’ai fait, comment puis-je vivre avec moi-même ? »*

Notre impulsion dans les moments d’embarras et de honte est de nous éclipser furtivement, pour éviter la réalité de ce que nous sommes, pour cacher notre disgrâce aux yeux de ceux qui nous connaissent maintenant mieux que nous n’avons jamais souhaité être connus.

Nous pouvons voir cela chez les enfants. Nous, les adultes, devenons généralement relativement compétents pour dissimuler notre véritable identité. Mais les enfants qui sont corrigés ou réprimandés manifestent à la fois de la colère et de la honte. Utilisant leur colère pour se protéger de la honte, ils s’enfuient. Ils ne veulent pas qu’on les touche ou qu’on les embrasse, ils veulent juste être seuls.

Peut-être Pierre a-t-il réagi de la sorte ce matin-là. Dans l’angoisse, il joue et rejoue les scènes de ces dernières heures : la confiance qu’il avait de pouvoir s’accrocher à son rêve du royaume de Jésus. Sa détermination à le réaliser. La calme prédiction de Jésus et son accomplissement. Et les différentes façons dont ses stratégies ont échoué. Tous ces souvenirs tourbillonnent dans son esprit jusqu’à ce qu’il se souvienne des dernières instructions de Jésus : « Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée » (Marc 14:28).

Aucun des disciples n’avait commenté ces paroles à l’époque, mais je me demande si le souvenir de ce que Jésus avait promis n’est pas ce qui a ramené Pierre du désespoir de cette froide matinée au cercle de ses amis et jusqu’à l’étreinte de son Dieu. Jésus savait que cela allait arriver. Il savait que Pierre allait l’abandonner. Il savait que Pierre ne pouvait pas faire ce qu’il avait promis. Pourtant, même si Jésus le savait, il voulait tout de même être à nouveau avec Pierre.

Permettez à ce message de se graver en vous. Dans votre pire moment, Jésus veut vous rencontrer. Quand vous êtes le plus incapable, le plus honteux, Jésus veut être avec vous. C’est une bonne nouvelle, n’est-ce pas ! Avant même que Jésus ne soit trahi, il avait gracieusement offert une porte de sortie et promis la réintégration.

Le pardon des jours d’orage

Vous avez entendu dire qu’il est sage d’établir un fonds pour les mauvais jours – une sorte de compte séquestre personnel, si vous voulez, que vous mettez de côté afin d’avoir de quoi puiser en temps de crise financière. Bien que vous ne sachiez pas quand vous en aurez besoin, vous pourrez en disposer si nécessaire, car vous avez planifié l’éventualité. C’est ce que Jésus a fait pour Pierre. Il faisait un dépôt de pardon pour les jours d’orage, un pardon anticipé. C’est une déclaration stupéfiante de la grâce de Celui qui a été trahi, du pardon de Celui qui a été trompé. C’est une promesse de la grande provision de Dieu à l’avance pour le moment où elle sera le plus nécessaire.

« Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Quand Jésus prononça ces paroles, il savait ce qui l’attendait. Il savait que Pierre aurait besoin de cette promesse – que ce serait sa bouée de sauvetage pour l’avenir.

Jean 21 nous raconte ce qui s’est passé lorsque Jésus a retrouvé Pierre en Galilée. La première partie de ce chapitre présente un équipage de pêcheurs frustrés. Après une période de déception et de désespoir à Jérusalem, ils étaient rentrés chez eux. Ceux qui avaient pêché sur le lac de Galilée étaient retournés à leur pêche. Toute la nuit, ils étaient restés sur l’eau. Quand le ciel commença à s’éclaircir, ils se dirigèrent vers la rive. Là, une personne, dont ils ne distinguaient que la silhouette à cause de la distance, leur demanda à voix haute : « Avez-vous du poisson ? »

« Non », crièrent-ils en retour. « On a travaillé toute la nuit et on n’a rien attrapé. » « Eh bien, » leur cria, depuis la rive, la mouche du coche (vous savez, la personne qui prétend en savoir plus que vous sur votre propre métier), « jetez votre filet du côté droit du bateau. »

Pensez à l’humour de cette folle suggestion – comme si les poissons nageant dans le monde sous-marin sans clôtures faisaient attention à quel côté du bateau ils se trouvaient ! Cela n’avait aucun sens, et pourtant il y avait quelque chose dans l’ordre donné qui poussa les disciples à faire ce que l’étranger disait.

Le résultat ? Leurs filets furent surchargés de poissons. Les disciples reconnurent qu’il s’agissait d’un miracle et surent que c’était Jésus.

À l’instant où Pierre réalisa qui était l’étranger sur le rivage, il sauta du bateau et nagea vers le rivage. Et quand ceux qui étaient restés dans la barque arrivèrent sur le rivage, Jésus leur donna à tous un petit déjeuner. Il répondit à leurs besoins humains en leur fournissant du poisson pour leurs besoins et pour ceux de leurs familles. Puis Jésus engagea Pierre dans une conversation spirituelle.

Après qu’ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m’aimes-tu plus que ne m’aiment ceux-ci ?

Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t’aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux.

Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m’aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t’aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.

Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m’aimes-tu ?

Pierre fut attristé de ce qu’il lui avait dit pour la troisième fois : M’aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t’aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis » (Jean 21:15-17).

Jean, le disciple que nous considérons parfois comme le plus émotionnel, le plus sensible du groupe, raconte cette histoire. Conscient de la dynamique dans la relation entre Jésus et Pierre, Jean dit que Jésus demanda à Pierre s’il l’aimait plus que les autres disciples. Comme j’aurais aimé que nous ayons un enregistrement audio de cette conversation ! J’aurais aimé entendre le ton de la voix de Pierre lorsqu’il répondait aux questions de Jésus.

Si j’avais été à la place de Pierre, j’aurais voulu éviter cette discussion. J’aurais souhaité que ces mauvais souvenirs fussent enterrés à jamais. J’aurais souhaité que quelqu’un les eût fait s’évanouir. Si j’avais été celui que Jésus interrogeait, j’aurais espéré que personne d’autre ne put entendre ma réponse, et j’aurais répondu aussi vite et aussi discrètement que possible : « Tu sais que je t’aime. »

« Pais mes agneaux ». Ah… voilà le truc des moutons qui revient. Peut-être que Jésus voulait dire quelque chose comme : « Comme des moutons, vous serez tous dispersés. Toi, Pierre, prends soin des agneaux – les petits, les vulnérables, les mignons ; ceux avec lesquels tu aimes à te trouver ; ceux qui te dynamisent et te ravissent. Prends soin d’eux pour moi. » Finalement, et qui sait combien de temps la pause dure, Jésus demande à nouveau : « Simon, fils de Jonas, m’aimes-tu ? »

Oh non… pas encore une fois ! Peut-être Pierre a-t-il pensé : *« Peut-être que Jésus ne m’a pas entendu la première fois.* » Alors il répond à nouveau : « Oui, Seigneur, tu sais que je t’aime. »

À la réponse de Pierre, Jésus répond : « Prends soin de mes brebis. » Pas seulement les mignons petits, les bébés. Maintenant, c’est « Pais mes brebis ».

Je ne connais pas grand-chose aux moutons. Je n’ai eu qu’une seule expérience directe avec eux. En rendant visite à un ami dans une ferme, nous sommes allés dans une prairie de montagne où des moutons paissaient. Je n’avais pas réalisé que le bélier n’aimait pas les étrangers jusqu’à ce qu’il se lance à ma poursuite. Heureusement, il y avait des souches dans la prairie, vestiges des défrichements que les fermiers avaient faits des décennies auparavant. Mon seul refuge fut de sauter sur l’une de ces souches. Je dus grimper dessus en espérant que quelqu’un viendrait me sauver !

« Pais mes brebis ».

Les brebis peuvent être détestables. Elles ne reçoivent pas bien les instructions. On ne peut pas leur apprendre grand-chose. Et il est difficile de les faire aller là où elles doivent aller. Les brebis peuvent être agaçantes. Mais Jésus dit : « Pais mes brebis. »

Il y a une pause, puis une troisième fois, Jésus demande : « Simon, fils de Jonas, m’aimes-tu ? »

Ici, l’auteur de cet évangile nous ouvre les yeux et le cœur et dit que Pierre fut attristé que Jésus lui demande pour la troisième fois : « M’aimes-tu ? » Cet homme dur, impitoyable, dont la devise était « fais-le, peu importe les obstacles » ; cet homme déterminé, accompli, fut attristé parce que Jésus le confrontait à sa véritable identité.

« Seigneur », dit Pierre, « Tu sais tout. Tu me connais. Tu sais à quel point je suis téméraire, impulsif et coléreux. Tu sais à quel point je peux être déloyal. »

Quelles phrases utiliseriez-vous ici, vous qui écoutez, si vous deviez vous décrire vous-même silencieusement et en privé ? Diriez-vous quelque chose comme « Tu sais comme j’oublie facilement les leçons que j’apprends. Tu sais à quel point je suis enclin à succomber à la tentation. Tu sais toutes choses, ce qui signifie que tu me connais. Alors, tu sais que je t’aime. »

À nouveau, Jésus dit à Pierre : « Pais mes brebis. » Jésus ordonne à Pierre de s’engager à nouveau dans l’œuvre à laquelle il l’avait appelé. Il invite Pierre à revenir de son désespoir dans le cercle des disciples actifs. Il souhaite à Pierre un sens renouvelé de son but et de sa mission. Il libère Pierre de sa honte et de sa défaite et redonne du sens à sa vie.

Cette histoire nous montre comment Jésus traite les personnes qui échouent. Il les rencontre sur le rivage de leur voyage de pêche infructueux. Bras ouverts, il les accueille à nouveau après leur échec. Il les aide à trouver le succès, et il les aime malgré eux.

Que fait Jésus avec les coupables ? Il s’occupe d’eux comme il s’occupe de ceux qui échouent. Il revendique comme siens ceux qui éprouvent de la haine envers eux-mêmes. Il accepte ceux qui le trahissent. Il restaure les indignes et rétablit les aliénés. Avec douceur, il avertit de l’échec et promet quand même le pardon.

Dieu ne s’est pas limité à Pierre. Sa miséricorde est à votre disposition et à la mienne aujourd’hui et demain, la semaine prochaine et le mois prochain. Pendant nos jours d’orage, vous et moi, nous pouvons bénéficier des dons du pardon et de l’amour de Dieu. Rien de ce que nous avons fait ne peut empêcher Dieu de nous pardonner. En fait, il a déjà une réserve de pardon toute prête pour nos urgences. Pensez-y : Le don plein de grâce de Dieu est pourvu à l’avance pour chaque crise à laquelle nous sommes confrontés, vous et moi.

Le pardon des jours d’orage – le pardon que Dieu a mis en réserve à l’avance pour qu’il soit disponible chaque fois que nous en avons besoin. N’est-ce pas une bonne nouvelle !

# # #